



L'Ile des anamorphoses
version de Guillaume Couty

Chant premier

Où l'on apprend peu de choses sur moi.

Il y a la route qui est là. Elle est à l'endroit où les cartes indiquent qu'elle doit se trouver. Elle doit permettre, comme toutes les routes, de se rendre d'un point à un autre. Les cartes qui signifient les routes d'un trait rouge, jaune ou noir désignent celle-ci petite, donc. Elle attend semble-t-il depuis toujours. Du moins, elle attend depuis qu'elle est là.

Autour de la route, le paysage attend aussi, n'espérant rien. Les herbes poussent, les arbres itou.

À propos du temps qu'il fait, on aurait des choses à dire mais sachant que le temps peut varier, on préférera ne pas s'attarder.

Il y a enfin moi qui suis parfaitement là, dans ma voiture. Devant moi, le volant y est aussi. Je suis derrière ce volant et je sifflote des chansons à la mode. J'ai sous moi-même mon propre cul. Je porte mes bras qui sont tendus vers le volant, de telle façon que mes mains, qui sont au bout de mes bras sont sur le volant qu'elles empoignent.

On sait peu de choses de moi. Presque rien. Personne ne nous dit qui je suis. Où vais-je ? On y viendra. Moi-même, au volant de ma voiture, sur mon propre cul que je tourne peut-être pour soulager mon dos, je ne sais sans doute pas où je me rends ?

1

Nous savons d'une part que je suis dans la voiture, d'autre part que la voiture avance. Je me rends donc quelque part. Pour l'instant, on en restera là.

Les routes sont devant la voiture, puis, une fois que la voiture est passée dessus, elles sont derrière. Elles sont ici et là à défiler. Toutes ces routes ne sont qu'une seule



pour moi qui les emprunte l'une après l'autre. Elles ne forment qu'une suite, qu'un chemin. Le chemin que je suis. Elles sont droites ou sinueuses, c'est selon.

Le temps passe lui aussi.

Parfois, il note que je regarde dans le rétroviseur. Cette observation ne se produit que lorsqu'il me regarde au moment précis où je regarde dans le rétroviseur. Cela arrive peu et jamais à un autre moment.

Le rétroviseur, miroir fixé dans la voiture, orienté à l'arrière, renvoie une image placée derrière moi. La route passe dedans mais dans l'autre sens. C'est l'objet même de cet objet. Le rétroviseur rétrovise donc – sans pour autant que je puisse y voir mon dos.

Ainsi, la route s'éloigne derrière et en même temps devant, dans le rétroviseur uniquement. Je regarde dedans pour voir s'il n'y a pas quelqu'un qui me suit. Quelqu'un qui serait derrière moi.

Pourtant, je ne regarde pas pour savoir s'il me suit. D'abord parce qu'il ne me suit pas mais surtout parce que j'ignore son existence. Il n'existe aucune possibilité que l'endroit depuis lequel il effectue son travail soit connu de moi. Cet endroit n'existe pas au sens où j'entends « l'existence des choses ». Il n'est pas quelqu'un non plus au sens où je comprends et admetts que quelqu'un est une personne.

J'ai peur sans savoir encore pourquoi.

Il sait que j'ai peur. Il ne sait pas pourquoi non plus mais il voudra bien admettre qu'on ne se refait pas. Il peut comprendre que la tendance à la paranoïa qui est la mienne, n'est pas le trait de caractère le plus aisé à dissimuler. Encore moins quand la peur de se faire trucider par quelqu'un qui serait tapi dans l'ombre, s'appuie sur le souvenir des nombreuses fois où il a fallu échapper à des gens qui, tapis dans l'ombre, s'apprêtaient à frapper, pour de vrai, dans la vraie vie qui passe, dans un moment du temps pas si lointain qui, à son tour, pourrait repasser.



Aussi, lui qui sait toutes ces choses pour les avoir observées, il ne s'étonne pas outre mesure.

Ma peur est encore informe. Disons que je m'inquiète. Je m'inquiète et voilà ce que nous savons de moi. Non pas que cette activité me caractérise particulièrement, non.

Je suis jeune, encore que mon âge qui reste à définir n'apporte rien à l'appréhension de ma personnalité. Plutôt chétif, sans volumes apparents, sans contours précis, sans signes distinctifs ou particuliers, sans attitude notoire, sans tic, ni coupe de cheveux, ni moustache, ni grain de beauté ou d'acné, ni cicatrice ou points noirs, ni rien. Avec deux yeux, deux oreilles semblables sans être identiques. À cela rien d'exceptionnel, l'exception consistant en deux oreilles strictement similaires. Il notera à ce sujet qu'il en va de même pour les mains ainsi que pour tout autre partie du corps qui vont de pair.

Il a des lubies.

En me voyant rouler ainsi, depuis un certain temps, il ne peut s'empêcher de penser que cette activité m'est imposée et qu'elle m'ennuie au plus haut point. À un point tel que je me refuse de penser que je roule par peur de m'en mordre les doigts. C'est peut-être là que se situe ma peur ? Une partie de ma peur au moins ; la partie immergée.

Pour l'heure je suis glabre, entièrement pour ce qui concerne mon visage. J'ai la mauvaise habitude de suer à grandes eaux et, partant de ça, d'emplir l'habitacle de la voiture d'une odeur aussi chamarrée que coriace, vainement contrariée par d'abondantes vaporisations d'eau de Cologne bon marché.

Je me tiens, enfermé dans la DS noire, sur les banquettes de sky/skaï ? élimées de cette automobile conçue il y a bien longtemps et, sans doute possible, pour des gens à l'estomac bien en place.



La DS qui est noire et belle comme une DS noire. Moi, je ne suis pas beau. Si les traits de mon visage nous semblent familiers, c'est qu'ils nous renvoient volontiers à ceux d'un babouin (sans les poils, on l'a déjà dit), les traits de ces singes qu'on observe parfois dans des zoos, quand on y va. Ces singes qui nous semblent si coutumier. Leurs gestes, leurs attitudes nous remémorent ceux d'amis proches ou anciens qu'on aurait perdus de vue, sans avoir jamais voulu garder contact avec eux. Leurs coupes de cheveux évoquent volontiers celles de vieilles dames, croisées enfant dans des pâtisseries. Des amies de vieilles tantes, plus ou moins éloignées, vivant dans des bourgs de province dont la profondeur insondable laisse des souvenirs lents. Une lenteur immense dont l'ennui pesant résonne presque sans fin. Ses conclusions à ce sujet sont sans équivoque.

Je nous semble en réalité si familier que sans me connaître on m'a déjà vu quelque part. Comme ces gens qu'en croisant on ne voit pas. Ces gens qu'on ne regarde pas non plus. Ils font pourtant l'effet d'un « déjà vu ». lui ou un autre, lui ou son frère ou son voisin ou un type qui lui ressemblerait sans lui ressembler, qui était plus grand peut-être ? à moins qu'il ne fut plus petit ou plus large, sans être plus gros. Enfin une de ces personnes que l'on croise mais dont on ignore jusqu'à l'existence, au sujet desquelles nous n'avons rien à dire. Personne n'a jamais rien eu à dire au sujet de ces gens-là. S'il y a une chose qu'il aimerait dire à mon sujet, c'est qu'il n'a rien à en dire.

Bien sûr, en m'observant de plus près on pourrait se forcer, se contraindre à porter une appréciation, à relever un détail, mais dire que j'ai du charme serait s'avancer beaucoup.

M'associer avec le concept même de charme, imaginer que j'aurais eu, moi, ne serait-ce qu'une fois dans ma vie l'intention ou même l'ambition de concevoir que je pouvais plaire à quelqu'un serait une vue de l'esprit, un malentendu, une chausse-trappe, un cul-de-sac mystérieux ou l'idée saugrenue sans fond ni forme d'un hurluberlu, le cadet de nos soucis, l'équivalent mental d'une hirondelle solitaire peu avant l'arrivée du printemps. Un concept autocensuré, une idée s'annulant elle-même par le contenu de son propre énoncé.



Ma taille, tout aussi approximative que le reste de ma personne est sans importance. La couleur de mes yeux, indéfinissables, est sans intérêt. La couleur de mes cheveux, dont personne n'a jamais entendu parler, et les autres détails navrants de ce genre seraient ici hors de propos.

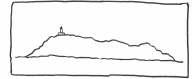
Je roule sans interruption depuis maintenant 72 heures selon lui. Son métier consiste aussi à compter. La nuit comme le jour, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige – (sic) comme s'il avait voulu révéler ici, par le biais d'images météorologiques l'obstination d'un homme à faire quelque chose. Il convient cependant de noter qu'en 72 heures, il n'est tombé du ciel ni une goutte, pas plus qu'un flocon ou qu'une sauterelle, ni un brin d'herbe, ni même un caillou qu'un enfant aurait lancé en l'air pour contempler sa chute inévitable. Quant au vent, il est doux sans être mou, subtilement odorant, tiède sans être sec et il participe pour l'heure activement à faire chanter les oiseaux sur leur branche. À croire qu'ils n'ont rien d'autre à faire, les oiseaux. En sommes, nous aurions plus à dire du temps qu'il fait que de moi ou de mon histoire et de mes mœurs entièrement réunis mais, vous ne voulez rien savoir du temps sinon qu'il est changeant, alors qu'à mon sujet...

Chant Dernier

Où vous n'en apprendrez pas d'avantage.

Comme héros, je commence mal mon aventure. Il ne faut pas voir dans l'utilisation des mots « héros » ou « aventure » une annonce. Il ne sait pas plus que moi ce qui va bien pouvoir m'arriver. Aussi ces mots seront employés ici comme une généralité, pour définir la somme des choses qui m'arriveront, sans aucun jugement de valeur sur leur contenu et pour cause. Par ces mots choisis, il veut seulement signifier l'incertitude. C'est ce qu'il m'a semblé.

À bord de la DS noire et chromée, j'avance donc avec la détermination paranoïaque de celui qui veut savoir ce qu'on lui veut. Pourquoi s'intéresse-t-on à moi alors que je fais l'impossible pour être inintéressant ? C'est intrigant.



Je roule. Tombeau ouvert, à toute pompe, à fond de bastringue, pied au plancher, fendant l'air, comme la bise. Pour aller vite, je vais vite, oui, mais mon coffre est fermé.

À proprement parler, et pour dire la vérité, pour ce qu'il en sait – d'après ce qu'on a bien voulu en raconter – et parce qu'il lui revient d'en faire part : je fuis.

Pour ce qui concerne mon point d'arrivée, et bien qu'on en sache peu, il est loisible d'émettre une hypothèse : je voudrais rentrer dans mon pays que personne ne tomberait de sa chaise d'étonnement, pas plus lui que ses collègues.

Ses collègues exercent la même activité que lui. Ils observent également, mais pas la même chose. Nous y reviendrons.

Je fuis. Si je fuis c'est quelqu'un, c'est quelque chose. Posons l'hypothèse que je fuis « les autorités » – ce mot est ici à nouveau une généralité, dont le sens doit être entendu largement. Ce disant, nous entendrons que je veux échapper à l'ombre promise par « les autorités » qui me pourchassent, sans doute, à travers tout le pays et qui auraient, c'est bien normal, de la paille humide de cachot à me revendre. Sans compter que si elles me mettent la main dessus, les autorités voudront, sans grande forme de procès et par la force de leur convictions intimes les plus profondes, me contraindre à des vœux de chasteté, de silence et de pauvreté à perpétuité, pour les siècles des siècles, amen. Cette hypothèse est liée au fait que les autorités sont autoritaires et que c'est pour cette raison qu'on les fuit généralement.

Alors voilà, je suis les chemins du hasard. Je fuis les villes et plus précisément, je me tiens à l'écart des endroits peuplés. C'est ainsi au travers des campagnes fausses, dans des paysages de fin de gare, de queue de Ville, de rien du tout, et au travers de champs de blé, de betterave et de luzerne que je trace ma route sur le long ruban noir des voies sur lesquelles je m'avance. Les voies sont bitumées mais pas toujours. Parfois, j'emprunte des routes secondaires, des voies détournées et des chemins de terre. Ce sont les termes qu'il emploie quotidiennement dans ses rapports à mon propos.



Bucolique et champêtre, on me dirait volontiers sorti d'un guide pour les Logis Bourgeois. Pour envisager le tableau sous un autre angle, ajoutons qu'avec son œil exercé, il serait amené à dire à mon propos que je ne me prends pas pour de la merde avec ma voiture qui va vite.

Ça n'avancerait à rien pour autant. Cette vitesse ne menant nulle part, ça n'avance à rien donc.

Je suis encore là et la route aussi. Il ne se formalise pas de cette lenteur finalement, moi non plus en particulier parce que cette lenteur est d'abord le fait d'une répétition. Répéter, redire, même vite, même mieux, la même chose pendant un temps certain qui dure et qui dure encore au moment où vous vous faites la remarque que cela dure, revient au même que ne rien faire pendant la même durée. Le constater ne fait pas avancer d'avantage par ailleurs. On en est là donc, lui et moi. J'en suis là avec lui. Il fait avec moi. Sans jamais se quitter, on n'est pas ensemble, du moins pas en même temps. Il allait falloir qu'on arrive à une conclusion.

Mais enfin – il était temps – c'était bien que je tournais en rond et que c'était moi-même. Parce que j'observe, que lui c'est moi, qu'il est l'autre, que je suis l'unique. Formant un cercle avec moi-même et même lui, nous sommes deux. Comme pour faire ils. Comme une île.

Adieu.